

Xavier VANVAERENBERGH

Éditeur par passion

Interview et texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Il se rêvait pilote de ligne, contrôleur aérien ou spécialiste des langues disparues. Il a finalement fait le grand saut en devenant... éditeur ! Et ce n'est pas pour rien s'il a baptisé sa maison d'édition « Ker »¹, qui signifie « village » en breton.

Quel a été votre parcours scolaire ?

Xavier VANVAERENBERGH : Après des primaires en néerlandais à Tirlemont, puis des secondaires à Jodoigne et en Bretagne, je suis revenu en Belgique. À la fin du secondaire (j'avais fait maths fortes), j'ai eu beaucoup de mal à décider quoi étudier, parce qu'énormément de matières m'intéressaient. J'ai finalement opté pour les maths, puis après une 2^e candi pénible, je me suis dirigé vers la communication à Louvain-la-Neuve. Dans le même temps, j'ai commencé l'étude des langues orientales anciennes. J'adorais ça, mais je craignais le manque de débouchés, et après avoir fait le chemin de Saint-Jacques de Compostelle à pied – ce qui remet pas mal les idées en place ! –, j'ai changé d'orientation encore une fois, et je suis sorti de l'ULB avec un diplôme de relations internationales.

Tout ça n'explique pas votre arrivée dans l'édition...

XV : Ce qui me passionne depuis toujours, c'est de comprendre des choses réputées compliquées et de les expliquer de manière simple. C'est une démarche intellectuelle que j'adore, et qui me motive toujours. Ma collection de sciences humaines est fondée sur ce concept. Je suis devenu éditeur de manière intuitive et naturelle, en fonction d'intérêts personnels pour des domaines très variés (programmation informatique, gestion de sites, etc.) et de rencontres décisives. Pendant mes études, j'ai découvert le monde de la littérature par les coulisses.

J'ai collaboré avec Brice DEPASSE, qui animait une capsule littéraire sur *Nostalgie*, et grâce à qui j'ai rencontré énormément d'auteurs, puis avec Vincent ENGEL, qui m'a confié des recherches pour ses romans. J'en suis arrivé à gérer une structure éditoriale qu'il avait créée. Quand il est devenu directeur de collection du « Grand Miroir », la collection littéraire de la Renaissance du Livre, il m'a confié la création de la maquette, mais aussi l'ensemble des mises en page, et surtout, le (re)travail du texte avec les auteurs. Tout cela m'a passionné.

Au sortir des études, j'ai été employé dans des secteurs similaires, mais dans des domaines ou conditions qui ne m'ont pas vraiment intéressé à long terme. Je me suis alors posé la question de faire ou pas le grand plongeon et de lancer ma maison d'édition. Plusieurs auteurs déjà connus en Belgique m'ont fait confiance peu à peu... Je suis aujourd'hui diffusé et distribué dans toute la francophonie.

Outre la littérature « générale », vous proposez plusieurs collections ?

XV : La collection de sciences humaines « Témoins du monde » a très vite bien fonctionné aussi. On part d'un sujet qui semble tentaculaire, mais en l'abordant par le biais d'un témoignage, un récit de vie prenant. Ensuite, vient une postface développée, une réflexion théorique construite à partir des concepts découverts intuitivement dans le témoignage. Côté littérature, je viens de lancer une collection qui s'appelle « Beligues ».

Il s'agit de recueils de nouvelles d'un seul auteur, qui a carte blanche pour dresser le portrait de « sa » Belgique par le biais de la fiction.

Vous publiez également pour la jeunesse...

XV : C'est sur l'impulsion de Frank ANDRIAT que j'ai lancé la collection « Double jeu », en 2012. Plus qu'une simple collection de romans, il s'agit d'un projet pédagogique complet. Celui-ci a été modelé en fonction des besoins des enseignants, auxquels j'ai demandé quels outils ils attendaient d'un éditeur. Sur leur conseil, j'accompagne presque systématiquement chaque livre d'un dossier pédagogique (gratuit), rédigé par des profs en exercice qui le testent en classe avant de me le transmettre. Il vise à élargir le point de vue et à amener divers angles d'approche.

Je propose une série d'autres services (payants) : venue d'un auteur en classe, mise sur pied d'ateliers d'écriture, réalisation d'un recueil de textes produits en classe, etc. Il m'arrive d'aller moi-même dans les classes pour expliquer les différents métiers de l'édition.

Qui gagne quoi sur un livre ?

XV : Une précision, d'abord : les Anglais séparent deux métiers totalement différents, editor et publisher. Le premier retravaille le texte ; le second réalise le livre et le commercialise. En français, le terme « éditeur » regroupe ces deux métiers, à la fois littéraire (et de relation avec l'auteur) et spécifiquement commercial, ce qui n'est pas évident à mener de front. Si on dissèque le prix d'un livre, environ 40% reviennent au libraire, 10% à l'auteur, 7% au distributeur, 8,5% au diffuseur, 6% à l'État (TVA), 15% à l'imprimeur. Quand tout un tirage est écoulé, il reste environ autant à l'auteur qu'à l'éditeur.



Photo : M.-N. LOVENFOSSE

Publier un livre, c'est toujours prendre un risque ?

XV : C'est un risque qu'on mesure, mais il reste considérable. Selon la notoriété de l'auteur, les marchés à viser, on adapte les tirages et la promotion. Je reçois plusieurs centaines de manuscrits par an, et peu d'entre eux trouvent leur place chez moi. Soyons clair : j'estime qu'écrire une histoire, si on en ressent le besoin, est toujours une bonne idée. Sortir de soi un récit ou un témoignage permet de mettre les choses à distance. Cela peut constituer une réelle thérapie.

Éditer, autrement dit travailler le texte, vaut également toujours la peine. Aller en atelier d'écriture, apprendre à se relire, produire un ensemble cohérent et agréable à lire, c'est un travail sur soi passionnant. Mais publier, c'est autre chose ! Cette étape s'avère souvent décevante. Dans mon expérience d'éditeur, parvenir à écrire une histoire à ce point originale, belle et intelligente pour qu'elle vaille d'être mise en vente sur tout le marché francophone, reste rare. Chaque nouveau livre doit être nécessaire. Il doit pouvoir changer le monde. Ce n'est pas rien...

Qu'est-ce qui vous plaît dans ce métier ?

XV : J'adore être en contact avec des auteurs, me couler dans leur mode de pensée pour être capable de retravailler le texte avec eux sans trahir leur style.

Quand je rencontre des élèves, je leur explique que c'est un peu comme si j'entrerais dans une maternité et que je commençais à dire à une maman inconnue que les yeux de son bébé devraient être différents, que son nez n'est pas au bon endroit, etc. Un éditeur qui parle à un auteur doit prendre les mêmes précautions que s'il s'adressait à cette maman. Avant de prendre une décision concernant ce qu'il a écrit, j'ai besoin de consacrer du temps à faire connaissance avec l'auteur et de voir si le courant passe.

Il faut toujours retravailler un texte ?

XV : Dans mon esprit, oui. Un texte n'est jamais parfait. Il y a toujours moyen de l'améliorer, d'alléger, d'aller plus au cœur des choses, de faire en sorte qu'il soit plus limpide. Je pense que le pire relecteur de son propre texte... c'est l'auteur ! Il n'est pas capable de prendre le recul nécessaire. Un des rôles de l'éditeur, c'est de protéger l'auteur des lecteurs qui, eux, ne laisseront rien passer.

Un éditeur n'est pas juste un expert du français. Il doit être capable de se mettre dans les chaussures de l'auteur, de comprendre ce qu'il a envie de transmettre. Le nom de ma maison d'édition, « Ker », signifie village en breton.

Ce qui me passionne dans l'édition, c'est d'apprendre à connaître une individualité qui a quelque chose d'intéressant à dire, de discuter avec elle, de découvrir son univers et d'avoir ainsi accès à des réalités différentes. Parallèlement, il faut toujours veiller à ne pas aller trop loin, à ne pas prendre la place de l'auteur. Il faut se contenter de l'aider à exprimer ses idées de la manière la plus claire et la plus directe possible. Un travail éditorial réussi est une combinaison de respect, de confiance réciproque et d'empathie. ■